

MÉLANGES RELIGIEUX.

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 10

MONTREAL MARDI, 25 MAI 1847.

No 41

MISSION DES PP. JESUITES AUX INDES.

Les détails suivants, que le *Journal Historique de Liège* emprunte à l'*Histoire des Jésuites*, sont trop édifiants et trop touchans pour que nous en privions nos lecteurs. Ils sont propres à faire connaître le véritable esprit qui anime les Jésuites, ces hommes, si calomniés parce qu'ils sont si peu connus.

« On a pu lire, au sixième volume de l'*Histoire de la Compagnie de Jésus*, dit le *Journal Historique*, les luttes violentes que les Pères eurent à soutenir aux Indes dès leur début en 1837. L'auteur les raconte ainsi : « Plus terrible que les ardeurs du climat, la rage des schismatiques de Goa se déchaîna contre eux-ci ; on eut même recours au poison. Les Pères échappèrent trois fois à ces tentatives ; on osa les renouveler jusque dans le sacrifice de la messe. » Ensuite il trace l'esquisse de leur vie journalière : « Ils ont des courses de toutes les heures à entreprendre pour instruire et fortifier les fidèles. Ils doivent marcher sans cesse sous les rayons du soleil, comme à travers les rosées abondantes de la nuit. Il faut qu'ils soient partout, afin que leur action vivifie la charité et donne aux chrétiens orphelins assez d'énergie pour résister à l'ennemi cherchant à les séduire. Ce voyage, sans autre terme que la mort, et auquel ils se condamnent, les jette en proie à toutes les tortures de la faim, de la soif et de l'insomnie. Ils sont dévorés par la chaleur ou noyés dans des torrens de pluie, ils ne trouvent ni ombrage pendant la journée, ni abri pour reposer le soir leur tête épuisée. Ils roulent dans un cercle perpétuel de dévouement et de sacrifices. » — Il ajoute : « La mort est venue servir d'auxiliaire aux haines amassées autour des Jésuites. En effet, peu de jours d'intervalle, elle frappe les Pères Martin et de Bournet. C'était le commencement de l'épreuve. Le 1er février 1843, le P. de Saint-Sardos, en confessant un cholérique, recevait dans ses entrailles le souffre empoisonné. Seul au milieu de sa chrétienté, il écrivait ces lignes sur son calepin : « Je prie tous nos Pères d'avoir pitié de ma pauvre ame. » Ensuite il essayait vainement de réciter son bréviaire, qu'il fut obligé d'interrompre plusieurs fois. Et puis ses chrétiens le transportèrent dans l'église, seul endroit où il pût être à l'abri du vent et du froid. C'était le dernier asile du missionnaire. On le vit se mettre à genoux au pied de l'autel, se relever et dire à son catéchiste : Maintenant j'ai offert mon ame à Dieu ; mon corps est entre vos mains. » On l'étendit sur une planche et puis on apporta de la paille qui lui servit de matelas. Peu après il expirait en disant : « Jésus, Marie, Joseph, sauvez-moi ; j'ai mis ma confiance en vous. »

« Le 8 mars de la même année, le P. Garnier, supérieur de la mission, écrivait en France : « Le courrier de février vous a transmis une nouvelle bien douloureuse ; nous ne pensions pas que quinze jours après nous aurions une nouvelle perte à déplorer. Le P. Charignon, ancien professeur de théologie au grand séminaire de Valence, n'est plus. Il se coucha fort tard dimanche soir. Le lundi matin il sortit de bonne heure, afin de préparer des chrétiens à la confession et à la communion. Il travailla jusqu'à huit heures, moment où il se rendit à l'église pour commencer sa messe. Le catéchiste remarqua en lui des symptômes de choléra. Le Père, n'en faisant aucun compte, se lava les mains et mit son amict ; mais alors même, sentant ses forces défaillir, il se laissa tomber sur l'autel. » Le bon Dieu demandait ce nouveau sacrifice.

« Le 5 juillet, c'était le P. Garnier lui-même dont la mort venait comme un coup de foudre surprendre cette chrétienté dans son chef. Au milieu de ses labeurs, les Indiens lui avaient répété souvent : « Père, Père, vous vous tuez ; gardez-vous, conservez donc votre vie pour nous. . . » Le trop généreux Père avait abusé de ses forces.

« Le 31 juillet, une nouvelle lettre du P. Clifford disait : « La plaie seigneur encore, et voilà une nouvelle perte. Il a plu à Notre-Seigneur d'appeler à lui notre cher P. Faure, tout jeune, arrivé dans notre mission au mois d'octobre dernier. C'était un enfant de Marie, une ame bien innocente. Il m'a recommandé de saluer sa pauvre mère et sa famille, et de vous prier de les consoler de sa perte. Rien de plus édifiant que ses derniers momens. »

« Le 14 octobre, vers les dix heures du soir, quatre missionnaires entouraient encore la natte où expirait un des leurs. « Encore un fruit de cette pauvre mission du Calvaire ! écrivait le P. Bertrand. Encore un courrier qui arrive à l'infortuné Job ! Le P. Claude Deschamps, sur qui je fondais de si belles espérances, lui dont le zèle dévorant et le caractère aimable

promettaient les plus heureux succès, le P. Deschamps est mort dans les transports d'une sainte allégresse. »

« Un mois encore après, le 10 novembre, le P. Louis du Ranquet disait à son compagnon, à genoux, près du méchant grabat d'où il devait monter au ciel : « Vous voudrez bien écrire à mon excellent père et lui envoyer les quelques images que vous trouverez dans mon bréviaire : vous récompenserez aussi les personnes qui m'ont rendu service dans ces derniers tems. Je souffre beaucoup, priez pour m'obtenir la patience ; tout remède est inutile. » Et il expirait, en attendant que ses deux plus jeunes frères, alors novices en France, vissent, comme ils l'ont fait depuis, recueillir l'héritage des peines et des travaux du missionnaire.

« C'est à la suite de ces désastreuses journées, que le P. Saint-Cyr, l'un de ceux qui avait échappé au fléau, écrivait à ses frères de France pour leur demander renfort, et telles étaient les espérances qu'il leur offrait pour les encourager au sacrifice : « Si voir ses compagnons tomber sur le champ de bataille, au lieu d'arrêter les braves qui courent prendre part à l'action, les enflamme d'une nouvelle ardeur, si le sang des martyrs coulant à longs flots sous la hache des bourreaux, au lieu de porter la terreur dans l'ame des héros chrétiens les remplit d'une intrépidité à toute épreuve, ne sommes-nous pas en droit d'espérer que la mort de nos frères succombant dans l'arène, victimes de leur zèle et de leur ferveur, martyrs à plus d'un titre, immolés à la gloire de Dieu, loin de faire reculer ceux qui se préparaient à les suivre, leur inspirent une générosité plus grande, leur fera prendre un essor plus rapide ? Oui, sans doute, mettre le pied sur cette terre qui semble dévorer ses habitans, c'est faire, par-là même, le sacrifice de sa vie ; c'est s'exposer à périr en peu de jours sous le faix du travail, sous l'action du climat. Mais nous, enfans de saint-Ignace, animés de l'esprit de celui dont nous portons le nom, que venons-nous chercher au sein de la Compagnie, si ce n'est le bonheur de combattre et de mourir pour la cause du Seigneur ?

« La vue de six de nos frères, arrachés en moins d'une année aux besoins de la mission et transportés dans une terre meilleure, n'est donc pas capable de porter l'effroi dans nos cœurs ; au contraire, nous n'en marcherons qu'avec plus de hardiesse au milieu de nos ennemis ; forts de la protection de Celui qui nous envoie, nous saurons accomplir l'œuvre confiée à nos soins. »

« Les Pères de France ont entendu cet appel. Leur provincial, dans une lettre circulaire adressée à toutes les maisons, s'est écrit : « Si l'obéissance vous dit : Marchez, volez où le danger, où la mort peut-être vous attend ! ne craignez rien ! Si vous venez à tomber, à côté de vous, de votre cœur enflammé, de vos cendres brûlantes sortira un nouvel essaim de braves que votre mort aura enfantés, et que l'obéissance fera jaillir comme par enchantement du fond même de votre tombeau. » Et en finissant, il ajoutait : « Ainsi aurai-je rempli une partie de ma charge, non seulement en offrant au service de nos pauvres Indiens de quelques années qui pourraient me rester encore, mais encore en montrant la voie à ceux qui, dignes émules des Pères Martin, Garnier . . . désiraient subir les mêmes épreuves et ambitionneraient le même sort. A ceux-là, je ne dirai point, en finissant : « Allons et mourons : car mourir ne manquera jamais ni aux lâches ni aux braves. Mais mourir si vite, serait, en conscience, acheter trop tôt la couronne de gloire et aller au ciel presque seuls ; allons et vivons sur ces plages lointaines et vivons-y long-tems. Oui vivons, et vivons longtems même pour nos intérêts les plus sacrés, vivons pour envoyer devant nous au ciel plus d'ames fortunées, vivons pour multiplier et entasser les couronnes réservées aux vainqueurs. Et alors que nous aurons fait du bien, alors que nous aurons accumulé les mérites et les sacrifices, oui, alors seulement rendons notre dernier soupir sur le lit d'honneur, et comme les braves les armes à la main ; et à la main la palme de l'immortalité, et sur des lèvres expirantes ce cri victorieux de l'admirable Paul : *Bonum certamen certavi, cursum consummavi, fidem servavi. In reliquo reposita est mihi corona justitiæ quam reddet mihi Dominus in illa die justus iudex, non solidam autem mihi, sed et eis qui diligunt adventum ejus. (J'ai bien combattu ; j'ai achevé ma course ; j'ai gardé la foi. Il me reste à recevoir la couronne de justice que le Seigneur, comme un juste juge, me rendra en ce jour, et non seulement à moi, mais à tous ceux qui aiment son avènement.)*

« Les courages ne manquèrent pas à cet appel. En 1844 et 1845, de nouveaux départis eurent lieu. Mais le ciel semblait satisfait de cette première épreuve. La moisson de la mort fut moins abondante. Trois ou quatre Pères seulement succombèrent,